

Zeitschrift: Ville de Fribourg : les fiches
Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg
Band: - (2001)
Heft: 2

Artikel: Un vrai bazar pour la capitale
Autor: Lauper, Aloys
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1035973>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN VRAI BAZAR POUR LA CAPITALE

Aloys Lauper



Le 23 novembre 1861, la ville s'endort pour la première fois à la lueur des réverbères: désormais l'éclairage au gaz va «inonder de ses gerbes de lumière les rues de Fribourg»¹.

Un an plus tard, le 3 septembre 1862, les habitants se réveilleront au bruit des bielles des deux premières locomotives en route pour Lausanne. La reconstruction des Arcades du centre-ville participe à cet emballement vers la modernité. Avec ses boutiques à la mode, elles seront à la fois la vitrine commerciale de la cité ainsi qu'une fenêtre ouverte sur le

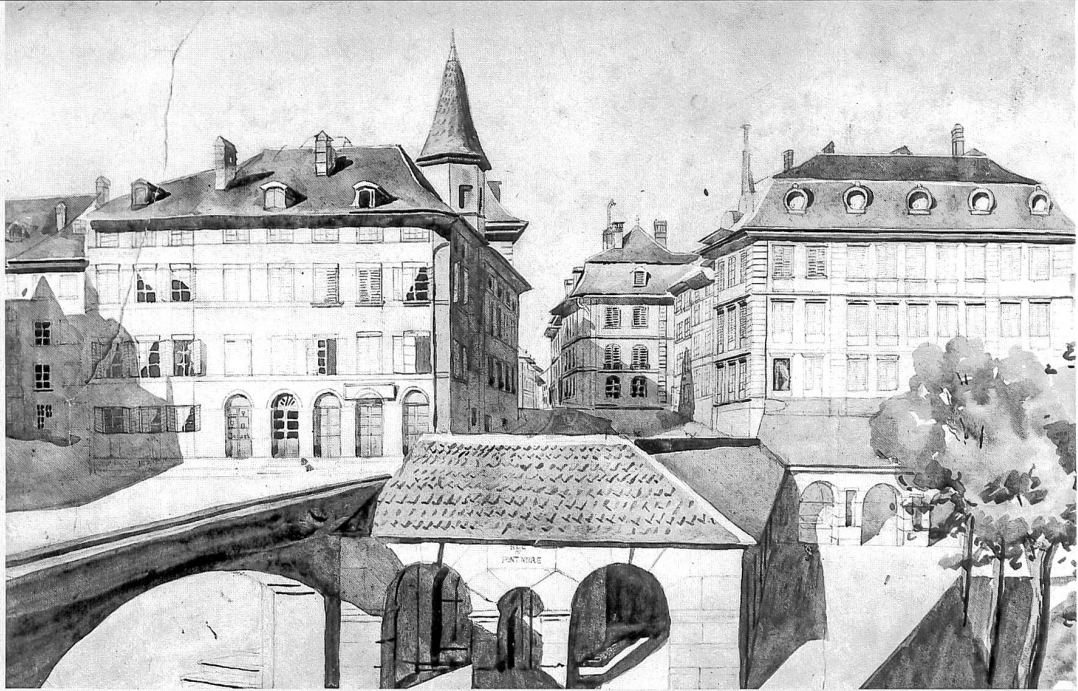
monde des goûts et des couleurs orchestré par les grandes capitales européennes. La construction du Nouveau Fribourg du côté de la gare et le déplacement du centre des affaires et du commerce vers le boulevard de Pérolles les ont certes privées de certains atouts. Dans l'imaginaire local, elles restent cependant le symbole d'une Belle Epoque où l'on trouvait chaussure à son pied «A la Concurrence»² après avoir choisi le tissu de son prochain costume «A la Ville de Paris». Avec sa terrasse, le «bletz»³ comme on disait alors, et sa petite esplanade désignée d'abord comme Promenade puis Place des Petits arbres, les Arcades furent en outre l'un des lieux de rencontre les plus prisés de la ville avant l'avènement de l'automobile.

Les anciennes arcades (1688)

Au Moyen Age, le vénérable hôpital Notre-Dame occupait les lieux. La construction des deux halles au drap (1402-1406 et 1422-1428) dans le prolongement de ce qui était alors l'un des édifices les plus importants de la cité en détermina la vocation commerciale. Au milieu du XV^e siècle, boulangers, cordonniers et tailleurs avaient en effet leurs boutiques au rez-de-chaussée de la seconde halle, les fabricants de drap proposant leur marchandise à l'étage. Des échoppes s'alignaient en outre devant l'hôpital. Dès 1567, le marché aux poissons s'y installa. Dès le début du XVII^e siècle, alors que la production de drap était au plus bas, la 1^{re} halle fut reconvertie en halle au pain. En 1681, on entreprit la construction d'un nouvel hôpital sur les Places et l'on fit abattre l'ancien ainsi que la 1^{re} halle pour en récupérer les matériaux. La nouvelle place qui en résulta offrait un espace de marché

plus adapté aux besoins de la ville tout en libérant un champ de manœuvre devant la seconde halle servant d'arsenal.

Le 20 mai 1688, le gouvernement ordonna la construction de nouvelles boutiques pour remplacer les échoppes supprimées. Afin de ne pas empiéter sur la nouvelle place tout en profitant des murailles existantes, on appuya vingt petites boutiques voûtées de plan carré contre les soubassements de l'édifice antérieur. Elles furent précédées par un promenoir couvert limité par des arcades, accessible par une ouverture ménagée dans l'aqueduc du Pont-Muré. Une toiture à un pan couvrait l'«aile de la rampe Delley» tandis qu'une terrasse fut créée sur l'«aile du Tilleul». Accessible au public, elle était déjà limitée par une balustrade. Ces anciennes arcades constituaient alors un petit «souk» où se pressaient orfèvres, marchands d'étoffes et de tissus puis négociants en denrées coloniales. La place prit l'aspect qu'on lui connaît à l'époque de



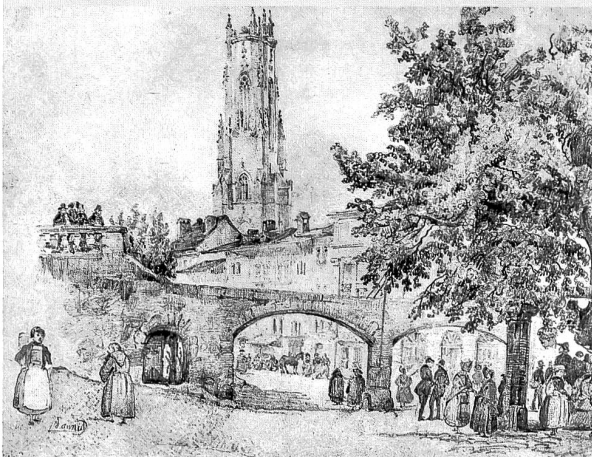
Les anciennes arcades de 1688 peu avant leur démolition, d'après un dessin anonyme (MAHF)

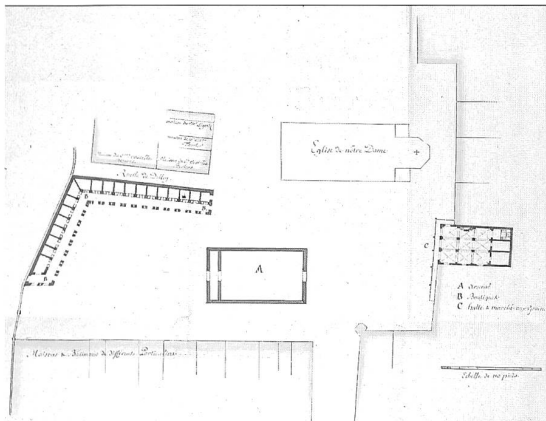
la République Helvétique. En 1798, on entreprit la démolition de l'arsenal pillé par les Français afin d'en utiliser la charpente et les tuiles pour couvrir le couvent des Ursulines ravagé par un incendie et qu'on souhaitait transformer en caserne. La disparition de ce grand entrepôt médiéval laissait un vaste champ libre des boutiques à la Grenette. Le sous-préfet et pharmacien Pierre Gendre fit alors planter «entre la rue du pont et les arcades un carré de tilleuls»⁴ limitant une promenade où l'on disposa des bancs, l'actuelle place des Ormeaux⁵.

Le bazar au lieu des Arcades

Ces arcades furent cédées en 1800 à la commune de Fribourg. Les foires et les commerces s'y concentraient alors. Les boutiques s'étaient multipliées alentour, adossées contre divers bâtiments, comme la maison d'Alt. Les «boutiques de poterie» groupées devant l'église Notre-Dame furent déplacées en 1828 du côté des Cordeliers. L'invention de la vitrine et de l'étalage, du passage, de la galerie et du bazar précédant l'arrivée des grands magasins dès 1850, firent naître d'autres besoins dans les années 1830. Désormais l'art de vendre se fondait sur l'exposition et la mise en scène des marchandises en un véritable spectacle urbain permanent. En 1843, l'architecte Charles-Joseph de Chollet, formé à Paris, proposa les premiers plans de reconstruction des boutiques de Fribourg. Il fallut cependant attendre le 26 mai 1861 pour que l'assemblée bourgeoise envisage la reconstruction des «arcades, c'est-à-dire des magasins et du café se trouvant sous la plate-forme appelée le Bletz»⁶. Les plans en furent dressés par l'architecte Théodore Perroud (1830-1876), installé à la Grand-Rue 10, qui venait d'être choisi comme Intendant des bâtiments de l'Etat. On lui confia également la direction du chantier entrepris le 1^{er} mars 1862. La démolition des anciennes arcades entraîna la suppression de l'aqueduc du Pont-Muré et le comblement de l'étang du Collège qui l'alimentait. Par mesure d'économie, on choisit

Le «Bletz» et l'aqueduc du Pont-Muré peu avant sa démolition, d'après un dessin de François Bonnet (coll. part.)

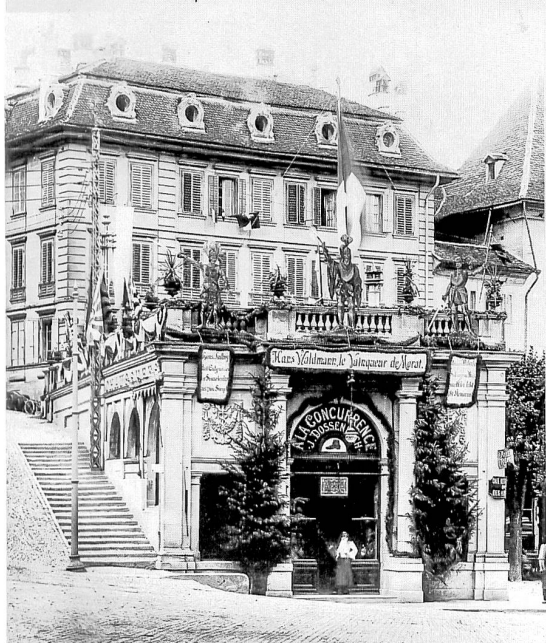




Plan des anciennes arcades en 1798, avec l'arsenal et la Grenette (Berne, Archives fédérales, Bo 3176)

de conserver l'ancienne implantation, les deux ailes du nouveau «bazar» dessinant toujours un angle obtus. Ajoutant aux difficultés des travaux, la volonté de conserver la double rangée de tilleuls limita singulièrement l'emprise du chantier. Il n'était pas question en outre de déposer des matériaux à proximité du monument du Père Girard que l'on venait d'inaugurer le 23 juillet 1860. En juillet 1862, cédant au goût du temps, le Conseil communal souhaita cependant établir un jet d'eau au milieu de la place et changer l'affectation d'une partie des magasins pour y installer des bains, les premiers de la ville.

L'aile du Tilleul décorée pour le tir cantonal de 1905 (ASBC)



1 Almanach commercial fribourgeois pour 1862, par Rognon, Fribourg 1862, VI.

2 Le magasin de chaussures de Jean Dossenbach s'était installé en 1881 dans l'aile du Tilleul.

3 Glissement phonétique de «Platz».

4 KUENLIN, 301-302. Ces tilleuls poussant trop haut, la Commission d'Edilité demanda de les faire couper le 1er décembre 1820 (AEF, Prot. Com. d'Edilité 1820-1825).

5 Une volière y fut installée en 1902 ou peu avant par la Société ornithologique. En octobre 1907, on y construisit en outre un «kiosque abri».

6 L'Ami du Peuple, 28 mai 1861.



La place des Ormeaux et sa volière entre 1902 et 1907

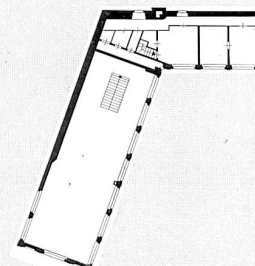
Les travaux étant déjà trop avancés, on dut y renoncer. Les ouvrages de maçonnerie furent confiés à l'entrepreneur Claude Winkler (1829-1894) connu pour avoir relevé et restauré la façade de l'église Notre-Dame (1853). Hormis la terrasse en asphalte, le travail n'avait rien d'inhabituel. Confronté à un budget très serré, l'architecte avait renoncé à construire des voûtes sur les magasins. Il proposa de les couvrir d'une charpente apparente réalisée par le maître charpentier Marcel Winkler. Les fermes horizontales de ce toit plat portaient un plafond «de briques couvertes d'une couche de 3 pouces de béton» sous une chape d'asphalte⁷. Malgré les craintes de la commission, on renonça aux dalles en grès coquillier de l'ancienne terrasse.

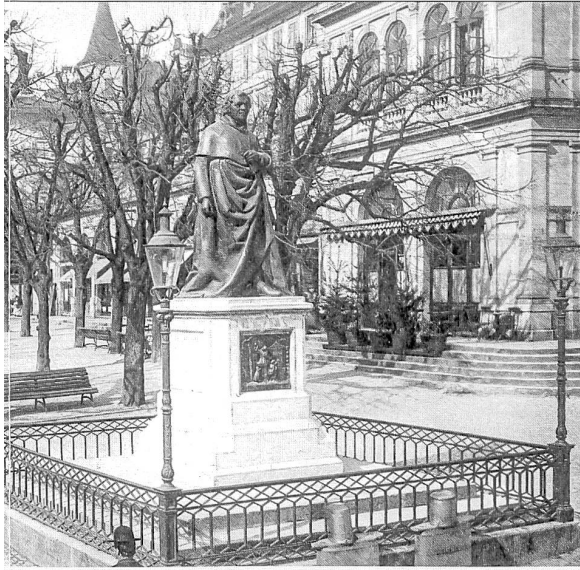
Les aménagements furent confiés à des artisans bourgeois de la ville: le maître menuisier Albert Audergon⁸, le maître gypseur Joseph Robert, le sculpteur Nicolas Kessler (1792-1882), les serruriers Baeriswyl et Pierre Corpataux, les ferblantiers Bardy et Mivelaz, le couvreur Kern et le gypseur François Sutter pour la vitrerie. On dut néanmoins faire appel à deux entrepreneurs bernois: le fumiste Filippini Pedrazzi pour le chauffage et le tourneur Rodolphe Schaerrer qui livra 500 balustres en «pierre molasse» dont une partie destinée à la nouvelle construction.



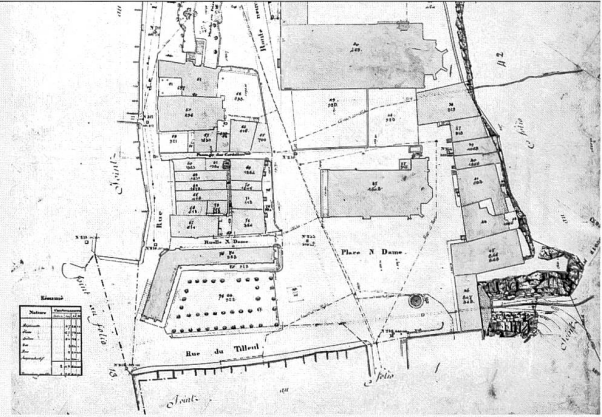
Le magasin Dossenbach installé dans l'aile du Tilleul

Les Arcades dans les plans à l'Edilité





7 (carte postale, ASBC)



Plan de situation du nouveau bazar et de la place des Ormeaux d'après le plan cadastral de 1878 (Edilité)

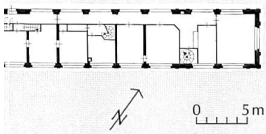


encore dans son état d'origine, au début des années 1920 (P. Marcherel, ASBC)



Facture du grand magasin Dossenbach installé depuis 1881 dans l'aile du Tilleul (ASBC)

années 1930 (d'après une série de



7 Cette toiture-terrace fut remplacée en 1918 par une dalle en béton armé. Trois ans auparavant l'architecte Ernest Devolz (1878-1945) avait été chargé de la transformation du café.

8 Quelques travaux furent également attribués à Jean-Joseph Brunisholz & Cie à Bulle. Des factures ont également été acquittées au nom du serrurier Jean Ducrest.

«Oh! cette Terrasse qui avait succédé aux échoppes malodorantes des «cordouanniers» et des tanneurs de la Halle aux draps, elle était vraiment le domaine réservé de tous les bambins et bambines du Bourg (...). Sur l'asphalte bordée de balustres et flanquée au coin de la maison Diesbach d'une laide cheminée d'usine dont le soubassement nous servait de manège, la succession des saisons ramenait, suivant un rythme invariable, les jeux obligés et quasi rituels: le saut à la corde, la tznéa, le gukeis, le saute-mouton, la «semaine» où, après des évolutions strictes et compliquées à cloche-pied, on aboutissait, un caillou sur la chaussure, en plein «dimanche» ou en «paradis». Les billes jouaient aussi un rôle prépondérant dans nos jeux, et c'était à qui exhiberait avec le plus d'orgueil la bille de verre la plus irisée ou «en agathe véritable». Que de «poletz» (ces frères bolzes des mapis, des ondins et des petits mamelouks genevois) s'étaient perdus dans les chêneaux, où d'intrépides gymnastes de sept ou huit ans les repêchaient, au grand effroi et à l'admiration enthousiaste de leurs compagnes de jeu, pour la plupart élèves comme eux de l'Ecole enfantine de la sévère M^{lle} Chassot.

Du Bletz nous dominions tout le Bourg, nous en étions l'exubérance et parfois la terreur (...) De la Terrasse, quand les agents, attirés par quelque méchante farce dont était victime le marchand de «wecks» et de «biscailles» des Ormeaux, faisaient mine d'intervenir, nous dégringolions en trombe, et comme une volée de moineaux, nous envahissions la Place de la Grenette, pour nous réfugier, en contournant Notre-Dame, sur l'ancien cimetière caillouteux des Cordeliers» (Alfred COLLOMB, Fribourg il y a soixante ans. Le Bourg – souvenir d'un écolier, in: Journal de fête du Tir fédéral de Fribourg 1934, p. 86)



La vitrine du grand magasin Dossenbach au début des années 1930 (Alb. Ramstein, ASBC)

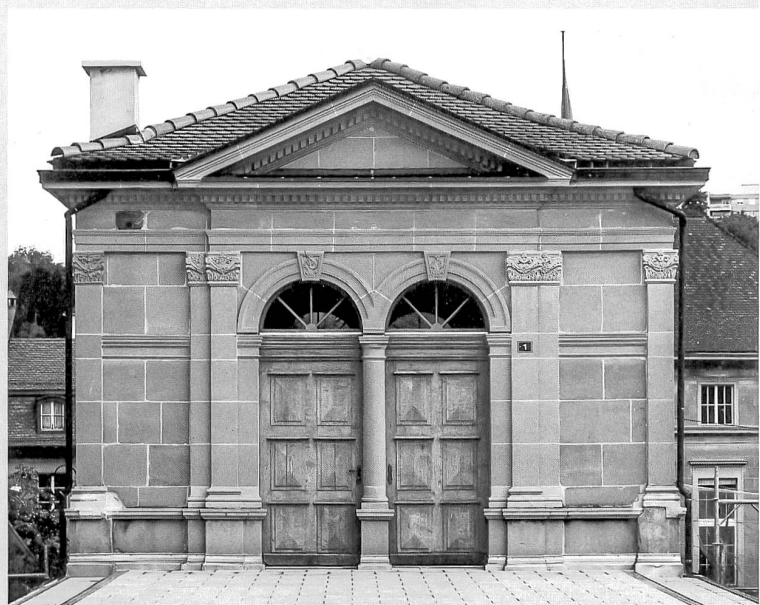
Une galerie marchande sans verre ni fer

Le nouveau marché de Fribourg fait un peu pâle figure face aux audaces de l'art industriel: les fameuses Halles de Paris (1854-1866) et le pont de Grandfey (1857-1862) lui sont contemporains ne l'oublions pas. Mais dans un contexte local dominé par la molasse et le savoir-faire qui l'accompagne, cette réalisation s'impose par son élégance et son intégration dans un site extrêmement sensible.

Les travaux de maçonnerie furent déclarés achevés le 20 février 1863, les comptes arrêtés le 29 décembre 1864 à 119 051,24 francs, dont 4250 francs pour les honoraires de l'architecte⁹.

Les magasins furent tous loués entre février et juillet 1863, pour des prix allant de 560 à 600 francs par année, montants importants justifiés par le caractère huppé de ce nouveau centre commercial où s'installèrent un opticien, un horloger, un vitrier, un marchand de papier peint, un limonadier-glacier, un boulanger, deux modistes, un chapelier et deux marchands d'étoffes et de laine, sans oublier le patron du Café des Arcades.

On ajoutera que c'est dans l'un de ces magasins que s'établira le Bureau de bienfaisance créé le 3 juillet 1882 pour venir en aide aux familles nécessiteuses de la ville.



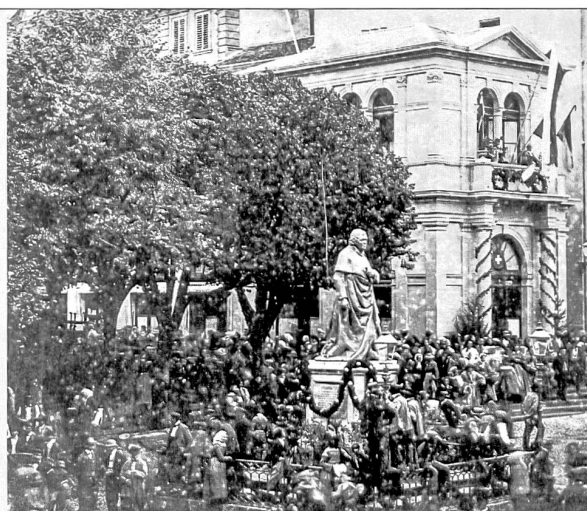
Le pavillon surmontant le Café de Arcades

L'une des baies éclairant l'entresol du côté de la ruelle Notre-Dame



La construction à un niveau marque toujours la transition entre la place des Ormeaux et les immeubles dominant l'ancienne rampe de Delley. L'élégant pavillon dressé au-dessus du café sert quant à lui d'articulation entre la rue du Pont-Muré et la nouvelle rue des Cordeliers (1848-1852). L'architecte a conçu son immeuble comme une suite d'arcades en plein cintre séparées par des pilastres doriques portant un entablement et la balustrade du toit-terrasse. Dans son projet, chaque travée devait correspondre à une boutique, à l'exception du premier magasin et du café occupant deux travées¹⁰. Les locaux furent finalement distribués entre onze marchands, plus le café. Le pavillon donnait à l'origine sur un balcon porté par deux colonnes monumentales, motif que l'on retrouvait à l'entrée de l'aile du Tilleul¹¹.

Avec ses boutiques dotées d'un entresol éclairé par les impostes des arcades, l'ensemble évoque bien sûr l'une des réalisations les plus originales de l'architecture du XIX^e siècle: les galeries marchandes. L'ordonnance des Arcades n'est ainsi pas sans rappeler la fameuse Galerie d'Orléans au Palais-Royal, à Paris, construite en 1829 par Pierre-François-Léonard Fontaine. Considéré comme le plus bel exemple du genre, ce passage couvert pourrait bien avoir inspiré Théodore Perroud. L'utilisation du terme «bazar» pour définir dans les archives ce nouvel espace commercial est d'ailleurs significative. Souvent utilisé comme synonyme de galerie au XIX^e siècle, il s'appliquait normalement aux boutiques à plusieurs étages des «cours marchandes». C'est dans le programme et la devanture des magasins qu'il



Le monument du Père Girard et les Arcades d'après une vue stéréoscopique antérieure à 1870 (coll. Pro Fribourg)



Les Arcades et la place des Ormeaux vues depuis l'église Notre-Dame vers 1910 (Médiacentre fribourgeois)

9 Perroud avait proposé qu'ils soient calculés sur le devis, soit 5% de 85 000.–, afin de soulager les comptes de la commune. Le dépassement de crédit fit d'ailleurs l'objet d'une expertise confiée à l'architecte cantonal bernois Salvisberg, à l'architecte neuchâtelois Richner et à l'ingénieur fribourgeois Herzog qui conclurent que la plus-value s'expliquait par le choix de la molasse bleue de Brunnenberg (près de Tavel) – plus solide et de meilleure qualité – au lieu de la molasse grise de la Porte de Romont.

10 En outre, le bâtiment comprenait dès l'origine des latrines publiques, installées dans l'«aile du Tilleul».

11 Ces éléments structurant les élévations ont été supprimés peu avant 1930 semble-t-il.

faut chercher la modernité du bazar fribourgeois, bordant la place des Ormeaux. Au même titre que l'ancienne gare ou que le bâtiment des Postes sur la place Georges-

L'un des chapiteaux, sculpté par Nicolas Kessler



Python, les Arcades relèvent des nouveaux programmes architecturaux apparus dans les villes européennes du XIX^e siècle. Elles furent si habilement insérées dans le tissu existant qu'on a fini par en oublier l'originalité. Elevées dans un matériau traditionnel et traitées dans un langage néoclassique qui s'accordait bien avec la sobriété des façades alentour, elles sont vite devenues un élément typique du Bourg. La revalorisation du «bletz» comme espace public offrant un point de vue privilégié sur la place de l'Hôtel-de-Ville, la rue du Pont-Muré, la tour de la cathédrale St-Nicolas et la place Notre-Dame devrait compenser désormais une attractivité commerciale qui n'a cessé de diminuer depuis le début du XX^e siècle. On se prend à rêver au retour des limonadiers-glaciers d'antan.